

— Je vous ai dit que je n'avais que ces dix mille francs. Je ne veux plus jouer.

— Je puis prêter dix mille francs à mon noble ami le comte de Ludovic de Montgarin, répliqua José, en tirant de sa poche une poignée de billets de banque.

— Non, non, merci, dit-il sourdement.

— Pourquoi ? voyons, mon cher comte, ne suis-je pas votre ami ?

— Sans doute. Mais...

— Dites.

— Tout est contre moi ; je suis sûr que je perdrais encore.

— Hé, comte, vous savez bien que la fortune est changeante.

— Vous m'avez déjà prêté une pareille somme, de Rogas.

— Oui, en vous disant que vous me la rendriez quand cela vous ferait plaisir.

— Et sans même me donner un reçu ?

— Cela se fait ainsi entre amis.

— Raison de plus pour que je n'abuse pas de votre bon vouloir ; je trouve que je vous dois assez, je ne veux pas augmenter ma dette.

— Entre nous, mon cher Ludovic, pourquoi de pareils scrupules ?

— On a le droit de perdre son argent, mais pas celui d'autrui.

— Oh ! si vous raisonnez ainsi, nous pourrions discuter longtemps sans nous entendre. Je vous offre le moyen de réparer la perte que vous avez faite, voilà tout ! Vous êtes venu ici avec dix mille francs, vous avez perdu cette somme, c'est moi qui l'ai gagnée. Eh bien, admettez, si vous le voulez, que je vous rends vos cinq cents louis, Morbleu ! mon cher Ludovic, vous êtes plus capricieux encore que la fortune. Il me plaît de vous être agréable, de vous donner une nouvelle preuve de mon amitié ;

alors, prenez ces chiffons de papiers ; si vous gagnez, vous me les rendez ; si vous perdez, nous nous consolerons en chantant tous les deux :

L'or est une chimère,  
Sachons nous en servir ;  
Le seul bien sur la terre,  
N'est-il pas le plaisir ?

— Vous le voulez, de Rogas ?

— Oui.

— Eh bien, soit.

Il prit les billets de banque d'une main fiévreuse et, les yeux étincelants, bondit vers la table de jeu.

Le Portugais alla s'asseoir à côté de la baronne, avec laquelle il se mit à causer. Vingt minutes s'écoulèrent.

Tout à coup le comte de Montgarin se détacha du groupe des joueurs en poussant un cri rauque. José se leva précipitamment et marcha vers le jeune homme.

— Eh bien ? interrogea-t-il.

— J'ai perdu ! Je vous l'avais dit, je le savais.

— Ce n'est pas une raison pour que vous trembliez ainsi. Allons, remettez-vous, soyez fort, on vous regarde.

— Je suis désespéré !

— Pour si peu, vous êtes fou.

— Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir.....

— A la première occasion, nous prendrons notre revanche.

— Je n'ai plus rien à espérer, plus rien à attendre ; ce que j'ai de mieux à faire est d'en finir tout de suite.

Le Portugais tressaillit.

— Hein ! que dites-vous, donc ? fit-il.

— Je dis que mon existence est intolérable et que j'ai le dégoût de la vie.

— Ah ça ! mon cher comte, est-ce que vous êtes réellement fou ? La contraction de votre visage et vos yeux hagards me disent ce que vous méditez. Ah ! vous ne ferez pas cela, vous ne le ferez pas !

— Je ne veux plus vivre.

— Mais, malheureux, vous entrez seulement dans la vie.

— Oui, et j'ai trop longtemps vécu. La vie ! je la connais assez pour pouvoir la quitter sans regret.

— Je suis ruiné, complètement ruiné, entendez-vous ? reprit le jeune homme avec exaltation : depuis un an je lutte contre la fatalité, me débattant en désespéré ; maintenant, je suis écrasé, je n'ai plus de force, je ne peux plus rien !... Lutter encore est impossible ! J'ai gaspillé follement mon héritage, en le jetant à tous les vents. Je suis entré dans la vie par une mauvaise porte ; on m'a peut-être un peu poussé en avant ; mais je n'accuse personne ; je devais me rejeter en arrière j'ai été faible tant pis pour moi !

Oui, c'est ma faute, continua-t-il sour-